

Dialectique et perception de l'exil dans l'univers romanesque d'Assia Djébar

Selka Nadjiba

Doctorante, Maître Assistante
Université Oranz Mohamed Ben Ahmed
selkanadjiba@gmail.com

L'exil est un thème récurrent dans l'œuvre d'Assia Djébar, d'où un univers faisant évoluer des personnages vivant en terre d'exil. Cependant l'expérience du déracinement que l'écrivaine a fait vivre à ses personnages diffère des hommes et des femmes. C'est cette dialectique que nous nous proposons d'examiner en analysant les procédés avec lesquelles l'écrivaine a rendu compte de cette représentation tout en nous appuyant sur l'approche référentielle textuelle telle que élaborée par George Kleiber.

Exile is a recurring theme in Assia Djébar's work, from which a world evolving characters living in exile. However, the experience of the uprooting that she made live to her characters differs from men and women. It is this dialectic that we propose to examine by analyzing the processes with which the writer has reported this representation by relying on the textual referential approach as elaborated by George Kleiber.

Introduction

L'exil est un thème récurrent dans la littérature maghrébine, il fait partie de la vie de ses auteurs puisqu'un grand nombre d'entre eux s'y décident un jour ou l'autre. Chacun son mobile. Assia Djébar n'échappe pas à la règle, l'exil étant lié à son existence puisqu'elle l'a vécu très jeune, en France d'abord pour étudier ; ensuite en Tunisie aux côtés de son mari qui vivait en clandestinité et au Maroc pour des raisons professionnelles. Elle regagne la France par la suite, vers la fin des années soixante-dix, soit une quinzaine d'années après le début de son aventure avec l'écriture ; enfin elle s'établit aux Etats-Unis, étape finale de sa longue errance à travers le monde. Pour elle, l'exil définitif s'est imposé début des années quatre-vingt comme la seule alternative puisque, s'étant formée exclusivement en français, elle s'est retrouvée incapable d'enseigner l'Histoire, à l'université, en langue arabe. Son expérience de l'exil a été une grande source d'inspiration dans sa production littéraire puisqu'une bonne partie de ses écrits a été conçue en terre d'exil, d'où un univers littéraire souvent composé de

personnages vivants à l'étranger. Notre questionnement s'articule autour de leur expérience de l'exil. Comment l'écrivaine a-t-elle représenté ces personnages dans l'exil? Leur a-t-il été bénéfique? Ne se sont-ils pas perdus si l'on se fie à bon nombre de récits et de chansons? Cet exil a-t-il été vécu semblablement ou différemment par ces hommes et femmes? C'est à ces interrogations que nous nous proposons de répondre dans cette analyse qui se veut d'abord comme approche descriptive de la vision que porte l'écrivaine à propos de ce sujet. Nous convoquerons par la suite l'approche référentielle textuelle telle que élaborée par Kleiber (Kleiber, 1997) qui nous permettra de mettre le doigt sur la charge sémantique contenue dans les outils grammaticaux qui ont servis de référents pour désigner tour à tour la terre natale ou celle de l'exil.

De l'exil

La définition donnée par le dictionnaire Le Petit Larousse2010 concernant le mot exil est : « Situation de quelqu'un qui est obligé de vivre expulsé ou obligé de vivre hors de sa patrie; état qui en résulte ». Ainsi la définition la plus courante insiste sur l'idée de l'arrachement et de la transplantation, elle réfère exclusivement à un espace. Elle insiste par contre sur l'aspect de l'obligation de devoir quitter sa patrie, ce n'est donc pas par choix délibéré qu'une personne quitte son pays. Concernant ce sujet, le célèbre poète et romancier Victor Hugo dit : « *Vie pauvre, exil, mais liberté. Mal logé, mal couché, mal nourri. Qu'importe que le corps soit à l'étroit pourvu que l'esprit soi au large !* »¹

Explorons à ce propos, l'expérience de quelques-uns des personnages de l'univers romanesque d'Assia Djebar.

1. Un article défini d'unicité ou de distanciation ?

La narratrice de la première nouvelle éponyme du recueil *Oran langue morte*, vivant en France, n'est de retour à Oran que trente-trois ans après avoir quitté l'Algérie et par obligation : accompagner sa tante maternelle et mère adoptive au seuil de la mort. La ville d'Oran est donc racontée sur deux moments, à l'ère coloniale ensuite celle de la décennie noire. C'est très jeune que l'héroïne de ce récit décide de partir pour la France car ne pouvant se résoudre à rester dans la ville où ses parents, des activistes durant la guerre de révolution, ont été tués par l'OAS. Une ville chargée de mémoire douloureuse, mais pas seulement, c'est une incompatibilité avec les mœurs de ses concitoyens qui l'a décidée à fuir sa cité. La narratrice dénonce par le biais d'une correspondance à son ami Olivia, le rapport des Oranais au deuil, puisque, d'après ses dires, ils

¹ Citation-célèbre.le.parisien.fr/citation/exil

cultivent le paradoxe entre la mort et les fêtes. Trois jours pour pleurer et sept pour les festivités alors que l'heure ne s'y prêtait pas puisque temps de colonisation. Le rapport banal qu'entretiennent les Oranais avec la mort et l'oubli systématique ont décidé cette femme à s'exiler. Un comportement où elle ne se reconnaît pas et une communauté à laquelle elle ne s'identifie pas. C'est très jeune qu'elle fait de l'exil un projet, un arrachement tellement voulu et planifié de cette terre natale qui devient par la force des événements si répulsive. La légèreté de ses compatriotes devant la mémoire de leurs morts la fait fuir. L'exil s'impose comme seul remède à cette colère étouffée qu'éprouve la narratrice envers les siens.

« J'ai embarqué enfin, et pour la France. A dix-huit ans, après mon baccalauréat. Pour mes études, a cru ma mère, enfin, ma tante maternelle. Pour toujours, ai-je décidé. Contre le reniement des gens, des lieux, des choses elles-mêmes. » (Oran, Langue Morte, P.16)

L'exil s'annonce comme un salut et une délivrance pour signifier le rejet de cet espace et de ses occupants parmi lesquels elle ne se reconnaît pas. Un aller sans retour pour se libérer d'une mémoire douloureuse et s'extraire d'un espace qui lui devient répulsif.

En annonçant à son amie Olivia qu'elle annule ses vacances prévues en Sardaigne, la narratrice garde secrète sa nouvelle destination et n'ose la divulguer à son amie. Le lieu reste innommable tout au long des deux premières pages dans lesquelles, la rédactrice de la lettre ne cesse de s'interroger sur son nouveau projet, celui de se rendre au pays natal et de revenir sur sa destination sans pour autant pouvoir la nommer, comme ayant elle-même des difficultés à y croire. Oran demeure après trente trois ans de rupture innommable dans l'esprit de la narratrice parce que chargée de mémoire douloureuse, mais pas seulement, la nouvelle réalité des assassinats qui ont lieu dans cette ville n'arrange pas les choses, d'où la raison de garder silencieuse sa nouvelle destination.

« Demain, ce sera le troisième jour. Je me tiendrai devant sa tombe, parmi ses amies et les enfants de ses amies. Je quitterai la ville le surlendemain, Olivia. » p. 46

Sitôt la mère adoptive enterrée, la narratrice est pressée de quitter son pays natal où rien ne la retient et où elle n'a plus de lien, plus de repères. Elle exécute son devoir telle une automate, comme le veut la coutume et la morale, elle s'arrache aussitôt de cette terre. Oran qu'elle désigne de « la ville » lui est presque étrangère puisqu'elle ne se l'approprie pas. L'emploi de l'article défini « la » qui précède le nom « ville » rend-il compte d'une distanciation ou réfère-t-il à un substantif déjà identifié ou déjà connu de l'interlocutrice de la narratrice? A ce propos Kleiber (Kleiber, 1983) et qui cite Ducrot dans son

analyse de la référentialité de l'article défini dit : « *Disons simplement que le sens référentiel fait place à un sens, asserté ou présupposé, - cela est l'objet d'un autre débat, existentiel. O. Ducrot a ainsi démontré que le contenu sémantique de l'article défini le était constitué par une présupposition existentielle d'unicité* »²

En d'autres mots l'emploi de l'article « la » postule un ensemble partagé des différents partenaires de la situation d'énonciation, c'est-à-dire un objet déjà constitué par le discours antérieur. Le référent est ainsi défini en fonction du contexte, un retour vers ce qui précède ce relevé s'impose pour vérifier si l'emploi de l'article défini « la » rend compte d'une distanciation ou d'un savoir partagé ou d'unicité. Olivia ne connaît pas beaucoup la ville de son amie, cette dernière n'en parle que rarement.

« *Et je me suis souvenue, moi qui parle si rarement de ma ville, d'ordinaire.* ». p.13

Nous pensons que l'emploi de *la* n'est pas convoqué pour des raisons d'unicité et de savoir commun comme énoncé par Kleiber, et que c'est le rejet pour ce lieu qui motive la narratrice par moments à se distancier de sa cité. C'est ce que nous comprenons à travers ce relevé

« *La suite, je sais la suite. Qu'on ne me dise plus rien du présent de cette ville. Qu'on me cache la haine, la folie, les victimes!* ». p.48

Parce que théâtre de plusieurs assassinats d'intellectuels et de chanteurs, Oran qui semblait préservée connaît à son tour les affres du terrorisme d'où ce double rejet. Le retour de la narratrice en terre d'exil où elle a désormais sa vie est annoncée comme une promesse dans la lettre qu'elle adresse à sa correspondante.

2. Déictiques et perception des lieux

Il en est de même pour Yacouth, la narratrice de la deuxième nouvelle intitulée *Mère et fille* laquelle, encouragée par une Française Rosa mariée à un cousin de son mari, ose rejoindre ce dernier, mineur en France. Voilà ce qu'elle déclare lors de son premier voyage.

« O Dieu, s'exclama-t-elle [...] que jamais je ne revoie ma terre, jamais ! « - Oui, « que je ne revoie jamais ma terre », c'était là mon seul vœu de migrante !...Je fus trop malheureuse dans mon village... ». P.57)

Ce désir délibéré de vouloir s'arracher définitivement à la terre natale et ne plus vouloir fouler son sol trahit des expériences matrimoniales désastreuses et une volonté assumée et un désir largement exprimé à travers la répétition du terme « jamais » qui confirme une décision irrévocable de couper le cordon ombilical qui la relie à la terre ancestrale. Fuir cette terre et par conséquence se libérer et

² Georges Kleiber. Article défini, Théorie de la localisation et présupposition existentielle. Langue française n° 57, Grammaire et référence février 1983p.87-105 p, 88

espérer une vie plus clémente sous d'autres cieux est le souhait de cette femme traumatisée, cette réaffirmation de vouloir s'arracher à la terre natale montre que cette dernière n'a été que source de malheur ce « oui » confirme une fermeté dans le désir de ne plus vouloir fouler le sol. L'exil est une délivrance, un salut et une chance pour se libérer d'une vie qui n'a été que malheur après malheur dans son village. Jacques Madelin dit à propos de l'exil :

« Lieu de blessure et d'agression, la terre est aussi perçue comme la matrice originelle qui a façonné l'homme, comme une présence essentielle et vitale qui fait vibrer en lui des fibres profondes »³

Cette citation de Jacques Madelin ne semble convenir qu'à moitié aux personnages femmes de Assia Djébar et qu'à l'inverse de l'homme qui reste attaché à sa terre comme nous le montrerons plus loin, la femme, elle traumatisée par un vécu pénible n'hésite pas à couper le cordon ombilical qui la relie à la terre ancestrale.

« Non, cet été, je reste chez moi, ici, je ne rentrerai pas au pays ! ». p. 65

La terre natale espace de malheur pour la femme pousse cette dernière à s'approprier la terre d'exil et la faire sienne. L'expression « au pays » dénote d'une distanciation, de quelqu'un qui se défait d'un lien, qui prend ses distances par rapport à un espace qui n'est plus le sien, soulignée par l'absence du pronom possessif. L'exilée ne se soucie plus de s'approprier la terre de ses origines, le « chez moi » renforcé par le déictique spatiale « ici » qui réfère à l'exil confirme la nouvelle réalité qui se construit : l'appropriation de la terre étrangère qui ne l'est désormais plus.

« Les déictiques adverbiaux à statut de « complément circonstanciels » se distribuent en divers micro-systèmes d'oppositions : ici /là/là-bas, [...] qui tous prennent leur valeur en fonction du geste, de la position ou de l'orientation du corps de leur énonciateur. »⁴

La terre d'exil retient désormais l'exilé et l'empêche de rejoindre la terre ancestrale car une mémoire et une nouvelle vie y prennent forme. L'exil est assimilé à quelque chose de vital et d'essentiel dans la vie de ces femmes qui ont fuit leurs univers originels pour un mobil bien défini. Les espaces bipartites que constituent la terre ancestrale et celle de l'exil reproduisent l'opposition ici/ là bas comme le montre cet énoncé.

« Je les connais, les gens de là-bas, ils consacreront trois jours pour une mort, ou un assassinat. ». p.13)

Pour ces exilées l'emploi des déictiques ici et là-bas qui réfèrent certes à la situation d'énonciation sont sollicités pour s'approprier tantôt un espace et en

³ Jacques Madelin L'errance et l'itinéraire. Sindbad, Paris, 1983. p, 72

⁴ Dominique Maingueneau. Eléments de linguistique pour le texte littéraire. Edition Nathan, 3ème édition, Paris 2000, p, 17

rejeter un autre, le ici se charge d'une signification nouvelle c'est désormais l'espace choisi et préféré pour vivre.

Les personnages femmes d'Assia Djébar retournent dans leur terre natale pour une urgence ou le plus souvent par obligation et sont toujours pressés de la quitter pour un ailleurs dans lequel elles ont construit leurs vies, c'est ainsi que nous pouvons lire dans la deuxième nouvelle de *Oran langue morte* et qui a pour titre *Retours non retours* Tounsia qui relate sa transplantation en France et qui a fini par adopter cette terre et la fera sienne.

« Du coup, cet été, je n'ai pas voulu aller au pays !...quinze étés de suite, oui, vraiment quinze fois, en août ou en juillet, je rentrais vite au village, je me hâtais ! Or tout va changer ici,... Moi, cette fois, je me suis dit : "Je veux voir et revoir là où j'ai grandi. Ici." ». p. 59

Les personnages tangent entre deux terres, celle natale mais aussi celle de l'exil où ils ont construit par la force des choses une nouvelle vie, au lieu de retourner au pays pour les vacances comme le font la majorité des immigrés, la narratrice préfère rester en France et retrouver la ville où s'était installée sa famille à leur arrivée d'Algérie, alors qu'elle était toute petite. Elle veut renouer avec les lieux de son enfance pour y retrouver des souvenirs. La terre d'exil devient ainsi un espace où une mémoire s'y construit au fil du temps et va le charger de souvenirs. La répétition de « quinze fois » dénote d'une lassitude à devoir faire ce déplacement et d'une décision à rompre avec cette tradition : couper avec le pays de ses origines et à prendre de nouvelles habitudes, visiter les lieux où elle a désormais ses repères. Ainsi la terre d'exil se substitue à celle des ancêtres. Une mémoire prend forme dans cette terre étrangère qui ne l'est plus. Ces femmes ne regrettent pas leur déracinement et parlent d'un nouvel enracinement. Par le biais de cette représentation, nous pouvons dire qu'Assia Djébar a bousculé le mythe de la terre natale qui appelle son enfant à retourner tôt ou tard au bercail.

« Réinstallée, replongée, réenracinée ; renaît en moi la morsure du désir du seul désir de départ [...] A la suite d'une telle pression et de mon retrait, dès le lendemain au matin, se réveillera en moi, rageur ou au contraire allègre, le besoin de partir. Tout quitter, partir sans que le retour ne s'imagine encore. Prendre certes un billet aller-retour, à tout hasard et pour l'économie. Ailleurs je serai rendue à moi-même, loin ailleurs, » p. 49

Pour d'autres femmes partir devient une impulsion qu'elles ne peuvent contrôler ni s'en départir, une maladie dont elles ne peuvent guérir et qui a pour seule remède vivre en terre d'exil. Elles sont tenaillées et tentées de repartir aussitôt revenu comme si que rien ne les retenait plus dans la terre ancestrale. L'exil est ressenti comme un besoin pressant, il se présente comme la seule alternative et la seule échappatoire, une délivrance en somme. Le départ est salvateur dans la mesure où il est associé à une régénérescence un recommencement et une nouvelle naissance. L'exil sied à la femme elle y

retrouve une indépendance, une liberté de mouvement et surtout sa dignité, elle y vit mieux loin de sa terre natale. La femme ne semble pas souffrir de la transplantation ce qui dénote non seulement d'une autonomie et une parfaite indépendance à prendre racine dans un ailleurs offrant une vie meilleure mais aussi d'une force mentale à couper le cordon ombilical et faire table rase de toute attache territoriale mais aussi familiale.

3. *Les hommes et l'exil*

Ce n'est pas le cas pour les hommes d'Assia Djébar dont la plupart d'entre eux s'exilent non pas pour fuir leur patrie ou un tout autre mobile mais sur un coup de tête, c'est ainsi que Berkane personnage principal de *La disparition de la langue française*, émigré en France sans mobile préalable si ce n'est de voir comment est fait ailleurs. C'est-à-dire par curiosité.

« *Moi me rappelai-je, j'étais autrefois parti, mais simplement pour partir! Pour voir ailleurs!* » (*La disparition de la langue française*, p.113)

Ainsi Berkane n'a pas de mobile le poussant à fuir son pays c'est uniquement par curiosité qu'il part, partir est pour lui synonyme de découvertes et de changements. De retour dans son pays, il déclare à propos de son expérience :

« [...] j'ai la sensation d'être venu jusque-là pour déposer ces deux décennies d'exil. [...] le flux de ces longues années écoulées en France sans but... S'agite en moi le pourquoi de cet exil si long et clôturé si tard- une interrogation ? Plutôt un flou [...] » p. 23

Comme un fardeau dont on se défait, Berkane rentre au bercail pour se débarrasser d'un poids, ce qui dénote d'une absence de perspective lors de son exil dans lequel il s'est perdu puisqu'en parlant de sa vie en terre étrangère et de ses errances dans les rues de France, la narration dit.

« *Un désert de pierre en lui: ou plutôt, peu à peu surgissant, l'image d'un mur haut, en briques bien serrées, de couleur ocre sale, cette muraille devant ses yeux surgissait pour lui barrer tout horizon, ensuite l'hallucination s'effaça, il respira, se leva, marcha sans but au-dehors, de nouveau un hamada, désert de pierres grises, apparut en lui [...]* » p.19

Dans l'exil Berkane se heurte à une absence totale de perspective, il semble avoir perdu son âme, l'espace est obstrué autour de lui et fait naître en lui un malaise. Ne sachant quoi faire, le vide le submerge, il se sent perdu et vidé. Il n'arrive pas à se fixer dans un lieu. Dans *Écriture de soi, écriture des limites* il est dit à propos de l'exil :

« *L'exil ronge le dedans de l'âme, il fait disparaître tous les lieux familiers, les odeurs, les voix, il force l'âme à se réorienter [...]* »⁵

⁵ Jean-François Chiantaretto, *Écriture de soi, écriture des limites* éditions Hermann Paris, 2014 p149

C'est justement ce que fera Berkane à force de se sentir inutile et perdu, il préfère retourner dans son pays natal. C'est un homme tiraillé entre un entre-deux spatial et linguistique qui lui fait perdre la notion du temps mais aussi la perception des choses. C'est en retournant au pays qu'il réapprend à sentir, à entendre, à voir et à aimer comme si l'exil avait tué en lui toute sensation d'être ; C'est le cas également du personnage Omar dans la nouvelle *La fièvre dans des yeux d'enfants* qui ne peut envisager l'exil sans une idée de retour, en parlant à Isma de « *tebria* » qui signifie ne pas être lavé dans les règles de la tradition, il apprend à ses collaboratrices dans le travail que l'exil est pire qu'une « *tebria* ».

« - Oui, affirmai-je, au moment de mourir, ne pas être lavée selon la règle coranique, être inhumée seule, sans les prières ni l'amour des siens : qui aurait-il de plus terrible sur terre ?

- Il y a l'exil, intervient le musicien. Après une hésitation, il rectifia :
- Tout au moins l'exil sans espoir de retour ! Et cela ; considérez-le, chère Isma, c'est une *tebria* sur un cœur vivant, non pas sur un corps qui agonise ! » Son visage si brun se marqua d'un frémissement. » (Oran, *Langue Morte*, p. 93, 94)

Pour l'homme, l'exil est assimilé à un reniement lorsque la perspective du retour n'est pas envisagée, l'homme exilé se sent comme un damné, rejeté et exclu de la société. L'exil est défini par ce personnage comme étant un châtiment plus douloureux que la transplantation, que la haine et le dénigrement. Pire qu'une punition, il est vécu comme un supplice. L'idée de s'exiler sans retour n'est donc pas envisagée chez les hommes, le retour est même essentiel pour surmonter les aléas de la transplantation.

Conclusion

La différence du vécu en terre d'exil des personnages femmes et hommes de l'univers romanesque d'Assia Djebar rend compte d'une expérience totalement opposée de l'un à l'autre. Autant l'exil est libérateur, salvateur et refuge pour la femme, autant il est déperdition, traumatisme et stigmatisation pour l'homme. Si ce dernier n'arrive pas à couper le cordon ombilical qu'est la terre natale, la femme peut le faire aisément car c'est par dépit qu'elle quitte la terre ancestrale. Cette colère qui la chasse de son pays la pousse à construire une nouvelle vie ailleurs et à y prendre racine puisqu'elle y installe de nouvelles habitudes et y construit une mémoire qui fait que cette nouvelle terre la retient et la détourne de ses racines car elle y retrouve sa dignité au point où elle ne pense plus au retour. L'homme par contre s'y perd et ne réussit pas, ce qui prouve la force de caractère de la femme et son aptitude à contrôler la situation quelle qu'elle soit et où qu'elle soit, mais pas seulement, l'écrivaine nous montre la capacité de cette dernière à s'adapter et à s'intégrer à un monde jusque là étranger pour

elle. L'écrivaine a ainsi démontré la force de caractère de la femme, elle qui a été pendant longtemps considérée comme un être inférieure dont l'homme doit toujours s'occuper. L'exil convient à la femme car elle y trouve compensation et réparation, elle y est plus autonome et plus indépendante. Par le biais de la femme Assia Djébar déconstruit le mythe de la terre natale, elle bouscule la tradition longtemps observée par les émigrés qui, arrivés à un certain âge ressentent le besoin et la nostalgie de la terre ancestrale. La femme partante pour un ailleurs chez Assia Djébar n'envisage pas le retour, c'est la rupture et pour cela elle s'enracine à nouveau. Quant à la volonté de l'écrivaine de rendre compte de deux représentations différentes du vécu en terre d'exil, nous soupçonnons son intention de servir l'écriture féminine à travers les caractérisations dont elle a qualifié la femme de personnage autonome, indépendant, libre de toutes attaches et maîtresse de sa destinée.

Références bibliographiques

- Chiantaretto Jean-François, (2014), *Ecriture de soi, Ecriture des limites*, Paris, Hermann.
- Djébar Assia, (1997) *Oran, Langue Morte*, Paris, Actes Sud "Babel"
- Djébar Assia, (2014) *La disparition de la langue française*, Alger, Hibr Editions
- Kleiber George, (1983), *Article défini, Théorie de la localisation et présupposition existentielle*.
- Kleiber George, (1983), *Langue française* (n° 57), Grammaire et référence p.87-105
- Kleiber George, (1997) *Sens, référence et existence : Que faire de l'extra-linguistique*, Langages, (n°127). p. 9-37
- Madelin Jacques, (1983), *L'errance et l'itinéraire*, Paris, Sindbad
- Maingueneau Dominique, (2000), *Eléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris Nathan Université